

FAUTOU DIOME

"Je n'ai pas une plume qui signe des décrets [...] je garde ce rêve là parce que c'est ma seule force finalement. Un papier et un stylo".



Je te conseille vivement de lire le premier grand succès de Fatou Diome *Le ventre de l'Atlantique*, roman à une dimension autobiographique où elle met en scène les rêves d'émigration des jeunes Sénégalais vers la France. Il a été traduit.

En première partie je te propose deux extraits du *Ventre de l'Atlantique*.

En seconde partie, je te présente son dernier ouvrage, un ouvrage très intime intitulé *Aucune nuit ne sera noire*, dans lequel elle rend un hommage bouleversant et émouvant à son grand-père.

Dans la dernière partie j'ai choisi une belle vidéo qui regroupe des extraits d'interviews que Fatou Diome a données et où l'on voit très bien ce qui l'anime.

Ici, tu pourras apprendre du vocabulaire et tester ta compréhension orale.

I. LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE

Dans ce premier extrait, Salie (la narratrice du roman) est rentrée au pays pour les vacances mais, comme Fatou Diome, elle vit à Strasbourg où elle fait des études de lettres. Elle se sent différente des autres femmes de son village.

CHAPITRE 9

Ici, la cuisine est un lieu de vie qui occupe beaucoup d'espace. Un tiers de la maison est clôturé, réservé aux activités culinaires: c'est la retraite des femmes. En dehors de leurs discussions, qui portent sur les récoltes, les maigres rendements de la pêche, les fruits de mer qu'elles vont chercher, de plus en plus loin, les fiançailles, les baptêmes, les tissus à la mode et les nouvelles coutures, elles oeuvrent pour l'unique bonheur du palais. Alchimistes, elles savent vaincre l'insolence de l'oignon, la témérité de l'ail et l'agressivité du piment pour restituer un peu de caractère à un espadon dompté par une huile ardente. Elles réunissent, patiemment, les tomates et les patates dans un ballet finement orchestré pour les débarasser de leurs rondeurs. Magiciens surtout, elles transforment les graines de riz en rubis simplement en demandant au palmier de leur faire don de tout ce qu'il a pris à la terre et au soleil. Malgré ces savantes occupations, elles restent attentives aux causeries des hommes tenues mezza voce dans la cour mitoyenne.

Les femmes ne m'invitaient pas souvent dans leur monde; aussi ne partageais-je pas trop leurs activités. Même pour fêter mon retour, en dehors des finances, elles ne m'associaient guère aux préparatifs. Je n'étais pas partie avec elles couper du bois pour le feu; elles ne m'avaient pas appelée lorsqu'elles étaient sorties à l'aube. Je les avait entendues, mais je ne m'étais pas levée. Depuis longtemps elles me considèrent comme une feignante qui ne sait rien faire de ses dix doigts à part tourner les pages d'un livre, une égoïste qui préfère s'isoler pour gratter du papier plutôt que de participer aux discussions dans le jardin attenant à la cuisine. Mon stylo continuait à tracer ce chemin que j'avais emprunté pour les quitter. Chaque cahier rempli, chaque livre lu, chaque dictionnaire consulté est une brique supplémentaire sur le mur qui se dresse entre elles et moi.

Dans le second extrait, Salie parle des idées fausses que se fait sa famille – et ici son petit frère Madické- à propos de la vie en France.

CHAPITRE 2

Qui peut encore dire que la distance libère? Au paradis on ne peine pas, on ne tombe pas malade, on ne se pose pas de questions: on se contente de vivre, on a les moyens de s'offrir tout ce que l'on désire, y compris le luxe du temps, et

cela rend forcément disponible. Voilà comment Madické imaginait ma vie en France, Il m'avait vue partir avec un Français après de pompeuses noces qui ne laissaient rien présager des bourrasques à venir. Même informé de la tempête, il n'en mesurait pas les conséquences. Embarquée avec les masques, les statues, les cotonnades teintes et un chat roux tigré, j'avais débarqué en France dans les bagages de mon mari, tout comme j'aurais pu atterrir avec lui dans la toundra sibérienne. Mais une fois chez lui, ma peau ombragea l'idylle- les siens ne voulaient que Blanche-Neige-, les noces furent éphémères et la galère tenace. Seule, entourée de mes masques et de mes sept nains-, décidée à ne pas rentrer la tête basse. Après un échec que beaucoup m'avaient joyeusement prédit, je m'entêtais à poursuivre mes études. J'avais beau dire à Madické que, femme de ménage, ma subsistance dépendait du nombre de serpillères que j'usais, il s'obstinait à m'imaginer repue, prenant mes aises à la cour de Louis XIV.

II. AUCUNE NUIT NE SERA NOIRE

Dans ce livre, Fatou Diome puise sa force dans l'enseignement de ses grands-parents, qui l'ont élevée sur l'île de Niodior au Sénégal. Son grand-père, marin-pêcheur qu'elle appelait affectueusement "*mon capitaine*", lui a transmis une philosophie de vie qui la guide encore aujourd'hui : "*Tu crois que tes pleurs vont nous ramener plus vite au village ? Allez rame !*", lui disait-il quand elle pleurait en mer. Une leçon qu'elle a retenue : "*Les jérémiades ne nous sauvent de rien*".

Cette éducation l'a façonnée en profondeur, lui donnant une sagesse prématurément vieille : "*Quand je voyage pour deux jours à Paris, j'amène une valise de quoi tenir pour deux semaines. Parce qu'on me disait toujours il vaut mieux emmener trop de bagages que pas assez*". Mais elle garde aussi en elle l'âme d'une gamine de treize ans, celle qui a commencé à écrire : "*Au moins quand j'ai une belle page, je sais que je la dois à la gamine de treize ans, dont moi*". Polyglotte accomplie parlant sept langues (sérère, wolof, peul, mandingue, français, anglais, espagnol), elle rêve encore d'apprendre l'allemand pour lire Schiller dans sa langue originale, avouant avec gourmandise : "*J'ai une soif de langues à apprendre*".

EXTRAIT 1 : HOMMAGE À UN TUTEUR EXCEPTIONNEL

(Ici elle nomme son grand-père "Mon Gabriel")

“La chronométrie est une mauvaise mesure. J’ai rencontré mon Gabriel. C’est un fait. Cette félicité-là fut la mienne; et, cette page de notre vie, ni le temps ni la mort ne peut la modifier ou la soustraire, encore moins la supprimer. Au cataclysme qu’annonçaient les uns et les autres, j’opposais mon mantra: il n’y aura jamais de jour sans mon Gabriel. Où que j’aie, quelque soit l’humeur du jour, sa voix me parvient toujours et m’indique la voie.”

Plus loin dans le livre, Fatou Diome écrit:

“A quel âge n’a-t-on plus besoin de tuteur? Je ne veux même pas le savoir, le mien de Gabriel me tient encore la main. Enfance, Adolescence, Âge adulte, Vieillesse. N’est-ce pas là un langage de pédiatres, de sociologues et de gériatres? Si je devais formuler les étapes de la vie autrement, je dirais venir, grandir, se souvenir, puis partir. La vie? Une musique en quatre mouvements, avec ses temps forts et ses temps morts, Dès le cris de naissance, on joue. Sans répétition, on joue! On joue sa vie, essaie de bien la jouer. Sachant que nul ne peut ralentir le tempo du suprême Maestro, on suit comme on peut. Alors, sans nos tuteurs, sur qui calerions-nous notre pas? Saliou, mon maître de ballet! Il faisait valser mes soucis: “Mon petit matelot, disait-il, ne perds pas ton énergie à détailler les injustices, si tu les regardes trop, tu vas t’y noyer, travaille à tes rêves avec détermination.”

Mais à côté de cet hommage prédominant qu’elle rend à son tuteur dans ce dernier roman *Ancune nuit ne sera noire*, ce sont aussi de belles réflexions universelles teintées d’humour comme lorsqu’elle parle du retour au pays et du sort des émigrés:

EXTRAIT2: LE RETOUR AU PAYS

“Le retour au pays! Depuis que l’homme voyage, la littérature en disserte. De siècle en siècle, des kyrielles de poètes enjolivent le retour au pays, en font des kilométriques fables. Des fables tellement merveilleuses que tout honnête lecteur en vient à démentir Orphée, car, s’il est vrai qu’il retrouve un si merveilleux chez-soi, le revenant s’en était-il éloigné par masochisme? Se demande-t-on. Seuls les voyages d’agrément sont tentants! Quel humain, sain de corps et d’esprit, laisserait les siens et s’en irait endurer les affres de l’exil sans y être poussé par d’impératives raisons? Or, si les gains du voyage et l’expérience acquise ailleurs suffisent parfois pour éliminer certaines de ces

raisons, il en est d'autres qui perdurent toute une vie. Celles -là, quoi que vous fassiez, elles vous attendant à chaque retour.

La vérité est que les retours au pays ne se valent pas, ils ne sont pas tous faits de ripailles et de colliers de fleurs. Seulement, chut! Amour-propre ou scrupules à l'idée d'écorner l'image de la terre de nos racines? (...) Amis de France, de Belgique et d'Allemagne, quand je vous narre les pélicans et les crabes violonistes du Saloum des heures durant, pardonnez-moi; ce faisant, je me retiens peut-être de vous assommer avec des salades de telle peau de vache, que j'appelle tante comme on boit la cigüe. Er qu'auriez-vous dit de son pendant masculin?"

A un autre endroit, Fatou raconte comment son grand-père lui avait enseigné la fraternité et la laïcité sans grands mots mais en agissant avec une ouverture d'esprit comme le jour où il accueille chez lui un curé français. Grâce à cette rencontre, Fatou découvre dans son petit village du Sénégal, la musique classique, plus précisément les *Suites pour violoncelle* de Johann Sebastian Bach!

EXTRAIT 3: LA FRATERNITÉ ET LA LAÏCITÉ

“Le curé français m’a laissé un autre souvenir qui m’accompagne encore et réjouit toujours mon cœur. Avec sa petite radio-cassette, il écoutait une musique, que je n’avais jamais entendue sur mon île. Dès que je l’entendais, je me rapprochais discrètement et m’asseyais: adossée au mur sous la fenêtre, j’écoutais. Un jour, installée au même endroit, je me suis mise à pleurer. Venant de la cuisine, ma grand-mère s’arrêta et me demanda pourquoi je pleurais, je lui dis que je ne savais pas, que quand j’écoutais la musique du monsieur, c’est comme si j’étais triste mais pas triste. Elle a dit: “C’est n’importe quoi ça!” puis elle m’attrapa par le bras et m’amena chez mon grand-père en disant: “Tu sais, ton invité, il va nous la rendre chrétienne avec sa musique d’église!” Mais mon grand-père a ri aux larmes, puis il a dit:” Mais non, Xaarit. Ne t’en fais pas. Mon petit matelot est une gamine sensible, elle est simplement émue, et c’est vrai que cette musique est très belle. D’ailleurs ça me fait penser à la Kora.” (...)

Bien des années plus tard, en 1994, à Strasbourg, chez Harmonia Mundi, j'entendis cette même musique et elle me figea sur place, des scènes de mon enfance à Niodior défilèrent sous mes yeux. Je courus vers le vendeur: "Monsieur, monsieur, s'il vous plait!" l'assaillis-je, comme en transe. (...) J'aimerais savoir c'est quoi, c'est qui?"

III. INTERVIEWS

<https://www.youtube.com/watch?v=Ya3YET-K7WM>

Compréhension audio-visuelle.

Écoute les petites vidéos l'une après l'autre et remplis les blancs avec le vocabulaire.

Cherche d'abord la signification des mots que tu ne connais pas.

Quel en est l'article: féminin ou masculin?

1. Changer sa représentation de l'autre

Remplis les blancs avec les mots: mépris- xénophobie- rejet- regard- immigré- expatrié

Quand vous êtes Canadien, Blanc ou Argentin et que vous venez vous installer en France, vous êtes un, quelqu'un qui voyage, qui est libre de voyager et si vous êtes Africain, ou Indien ou Afghan, vous venez en France ou en Allemagne, vous êtes l'....., peu importent les raisons pour lesquelles vous êtes là.

Et donc cette représentation de l'autre, l'Europe doit corriger son si elle ne veut pas encourager la parce que la représentation qu'on se fait de l'autre alimente ensuite le repli sur soi, le

Voir quelqu'un qui est en règle, essayer de savoir pourquoi cette personne vient, les Européens ne se le demandent plus. Ils vous croisent, vous avez l'air étranger, vous êtes venu pour la tarte à la crème.

Non! L'Europe doit se respecter davantage. On ne vient pas que chercher du pain, on peut venir aussi pour la liberté, pour la démocratie, pour la culture européenne. Donc l'Europe aussi nous livre un vrai d'elle-

même en pensant qu'il n'y a que l'alimentation qui amène les gens. Elle n'a que ça à proposer? Je pense qu'elle a plein d'autres choses à offrir!

2. Pacifier les mémoires

Remplis les blancs avec les mots: aide humanitaire- sort- partenaire- être humain- défaillance- clivage-

Personnellement j'en ai vraiment assez de ce/ Blanc/ Noir/ Européen/ Africain. Je n'en peux plus. L'histoire a eu lieu. OK. Il y a eu un contact entre l'Europe et l'Afrique. ça a été violent: tout le monde le sait. Passer le reste des siècles à le répéter ne changera strictement à rien. Donc pour moi, maintenant ce qui serait utile serait de dire: on a un passé commun avec des choses négatives. Maintenant imaginons des choses positives entre nous aujourd'hui. Donc il faut que l'Afrique perde son complexe d'infériorité, son complexe colonial et commence à regarder l'Europe comme unde négociation, d'égal à égal, et il faut que les Européens perdent leur complexe colonial aussi, leur complexe de supériorité. Et quand ils nous regardent, ce n'est pas l'Africain, c'est mon semblablequi est a les mêmes droits que moi. Il faut qu'ils arrêtent d'exploiter l'Afrique et de nous donner les restes de ce qu'ils nous prennent et nous vendre ça comme de l'..... Il y a des complexes des deux côtés. Quand les Européens viennent investir en Afrique, ils appellent ça de l'aide au développement mais ils viennent gagner de l'argent: c'est tout bêtement et cyniquement du business. Donc, il faut juste qu'ils soient assez intègres pour dire "On fait des affaires avec les Africains". Et puis il faut aussi que les Africains arrêtent de se lamenter sur leur "Ah, la colonisation". Je suis désolée. Maintenant, quand quelqu'un détourne des milliards de son pays, ce n'est pas la colonisation. Ce sont les des dirigeants africains d'aujourd'hui. Et il faut arrêter de se dédouaner à bon compte. Et réclamer un monde meilleur et pacifiste.

3. Ne pas chercher la vie dans les yeux des autres

Remplis les blancs avec les mots: foule- asile- casanière- notoriété- bénéfice-courrier-

J'aime écrire parce que c'est une condition vitale pour moi. C'est pas une question de ou de succès. Quel que soit le succès, je sais que je serai comme je suis là aujourd'hui parce qu'en fait, si je n'écris pas, ça ne va pas bien et comme je n'ai pas envie d'aller à l'.....des fous et des folles, j'écris tout le temps. Ma grand-mère, elle sait cette nécessité-là. Alors elle me dit: le succès, c'est un accident au sens latin "accedere": ce qui survient, donc ce n'est pas moi qui décide. Mais c'est un supplémentaire. Ce n'est pas l'essentiel. C'est une conséquence. Ce n'est pas le succès qui permet les choses, c'est l'écriture, c'est un hazard comme on dit dans notre langue qui existe de manière intrinsèque, indépendamment de tout le reste qui m'est nécessaire. Le reste, ça peut venir ou ne pas venir. Et en plus, je suis très Ma grand-mère, quand j'ai eu du succès, elle s'est inquiétée parce que je n'ai jamais aimé la Parce que je suis dans la vie une fille très rangée, je peux rester deux semaines dans mon appartement. Je descends juste pour prendre le et je m'enferme et je travaille [...] Ma grand-mère m'a dit: "On ne cherche pas la vie dans les yeux des autres. Donc les autres ils te regardent parce que aujourd'hui tu es un petit bijou qui brille. Ils ont envie d'approcher pour regarder mais n'oublie pas: quand le petit bijou il ne brille plus, ça reste un bijou!"

4. Gagner sa vie honnêtement

Remplis les blancs avec les mots: voleuse- âne- sueur- port de pêche- ingénieur- dignité- fontaine

J'ai gagné ma vie quand j'avais douze ans en Gambie, à côté du Sénégal. Je partais travailler là-bas l'été. Et depuis, j'ai travaillé tout le temps pour mes études. Des petits boulots: ménage, garder des enfants, piler du mil pour des gens qui paient ou chercher l'eau à lapublique, marchande de poisson. J'achète du poisson au et puis je vends de porte à porte. J'ai même travaillé dans un service d'hébergement à Dakar.

Et c'est en 1994 que je suis venue en France et j'ai continué les études de lettres à Strasbourg. Moi j'étais une femme de ménage en Alsace pendant six ans et je n'en ai pas honte parce que j'ai fait femme de ménage comme d'autres peuvent faireou diplomate ou professeur. C'est la même démarche de gagner sa vie honnêtement. Si j'avais été ou prostituée

peut-être que je n'oserai pas dire mais je considère que j'ai refusé tout ce qui pour moi n'était pas normal. J'ai accepté de vendre ma pour vivre. Donc je ne dois rien à personne. Quand je suis femme de ménage ou quand je suis écrivain, je parle à tout le monde de la même manière, c'est à dire les yeux dans les yeux. Parce être femme de ménage ça me permettait de régler mes problèmes sans quémander. Je ne voulais pas le Revenu Minimum d'Insertion. On le donne aux pauvres. Quand on a l'habitude de quémander, de dire merci, on finit par perdre sa humaine. J'ai refusé ça. Je préférais être une bête de somme, un, travailler dur. Parce que travailler dur me permettait d'être consciente qu'en tant qu'être humain j'assumais ma responsabilité vis-à-vis de moi-même. Il était à moi de trouver comment vivre et avec quoi.

